



Sylvie Lainé  
**Marouflages**

actusf



présente

## **Marouflages**

Sylvie Lainé

Les Yeux d'Elsa.....	4
Le Prix du billet.....	31
Fidèle à ton pas balancé.....	39



*Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.*

## Les Yeux d'Elsa

Le dauphin gras et luisant est assis sur un des rochers affleurant à la surface. Du bout de sa nageoire bifide, il fait le signe conventionnel des auto-stoppeurs – le signal des dauphins en détresse. Un candidat idéal au recrutement, et qui vient se proposer spontanément... une aubaine inattendue, que je ne vais pas dédaigner. Je jette l'ancre à une cinquantaine de mètres et je l'attends, mais il ne bouge pas. Il faut que je sorte le canot à moteur pour aller le chercher.

Avant même de l'avoir rejoint je peux voir que c'est un beau spécimen musclé – quoique plutôt petit – et très réussi. Nageoires supérieures articulées, aux extrémités bien découpées. Mâchoire articulée latéralement et remodelée pour faciliter l'élocution, queue surdéveloppée. Il combine les améliorations génétiques les plus sophistiquées. Un futur chef de chantier idéal, si son mental est à la hauteur de son physique.

Mais de plus près, lorsque je ne suis plus qu'à un mètre de lui, je vois la raideur de sa queue enflée, et son rictus de douleur. Je m'approche encore et il me laisse le palper, dans une position un peu acrobatique ; je suis penché au maximum sur la petite embarcation dans laquelle s'engouffrent des paquets d'eau glacée si je bouge trop. Sans doute une fracture caudale. La souffrance doit être aiguë, il est à peine conscient. Je lui injecte un anesthésiant puissant qui l'assomme. Je n'essaierai pas de le faire rouler sur le plat-bord, je suis plutôt costaud mais je m'économise, je me contente de lui passer une corde derrière les ailerons, et je le remorque jusqu'au bateau. Nous y disposons de tous les treuils nécessaires pour hisser les recrues, qui sont souvent en piteux état.

Une fois à bord, je l'examine en détail.

La fracture doit pouvoir se résorber assez facilement, j'ai tout ce qu'il faut pour soigner une créature blessée – homme ou dauphin. Une semaine d'immobilisation totale, et il n'y paraîtra plus. Mais s'il ne m'avait pas rencontré, il n'aurait jamais survécu. Le prix de la liberté... on est bien obligé de la leur donner, la liberté. Parce qu'en captivité ils refusent de se reproduire. C'est drôle, quand on y pense. On a inventé des bestioles surdouées pour qu'elles nous aident à construire les ports et tous ces machins flottants qui permettent de gagner de la surface sur la mer : le niveau des eaux monte, inexorablement, et réduit notre espace vital. Les dauphinsGM sont parfaits. Intelligents, dociles, adroits. Mais ceux qui travaillent pour l'homme refusent de faire des petits. Ils ne se reproduisent que loin de nous, là-bas dans l'océan. Des beaux petits dauphins améliorés, adroits, de plus en plus nombreux, grâce à leurs super-gènes dominants. Alors il faut les laisser vivre en haute mer, sans trop nous approcher, et leurs troupeaux se multiplient sereinement.

Quand on est en manque de main-d'œuvre, on va en chercher quelques-uns. On emmène les volontaires : ceux qui ont besoin de soins, les malades et les blessés. On les remet sur pied, on les alimente en opiacés pendant une petite semaine, et après on est tranquille : ils ne peuvent plus s'en passer. Pour avoir leur dose régulière, ils feraient n'importe quoi, y compris vous construire une ville sous globe par cinquante mètres de profondeur... il nous en faut toujours davantage. Il y a de plus en plus de chantiers, et le boulot les use vite. Alors, recruteur en haute mer, c'est un bon job, un peu solitaire mais pas mal payé. Et puis finalement pas si solitaire qu'on pourrait le croire. D'abord nous, on est deux, Josh et moi, et depuis un bout de temps. Et les dauphins, dans les premiers jours, quand ils ne sont pas encore abrutis par la drogue et le boulot, ont souvent des tas de trucs marrants

à raconter. Surtout ceux de la première ou de la deuxième génération : ceux qui ont été élevés et éduqués dans les centres, ou leurs descendants directs. Les descendants de la troisième ou quatrième génération ne maîtrisent pas aussi bien notre langage.

J'ai hâte que mon passager se réveille. Ma passagère, plutôt, car à bien y regarder c'est une femelle vigoureuse, et à peine adulte. Dans la forme de ses nageoires et dans les traits fins de son visage, il y a des petites innovations que je n'ai encore jamais vues, et qui me font penser qu'il s'agit d'un tout nouveau spécimen fraîchement sorti des usines génétiques.

Bon, personne n'ira y regarder de trop près. Là-bas sur les chantiers ils s'en foutent pas mal, qu'elle ait déjà eu le temps de faire des petits ou pas. Les dauphinsGM ne sont pas une espèce en voie de disparition...

Elle a la peau claire et luisante, incroyablement lisse. J'éprouve l'envie furtive de la toucher, juste pour voir si elle est chaude, et aussi ferme et solide qu'elle en a l'air. Son visage... elle a une tête de dauphin. Ils se ressemblent tous un peu. Un rostre fin, une ébauche d'arcades sourcilières, qui l'humanise un peu. Allez, je vais chercher le scanner portable, et je la balaie. Elle s'en sort bien. Presque pas de dégâts internes, juste une belle fracture au bas de l'épine dorsale.

Mais voilà qu'elle ouvre les yeux. Et elle gémit... « mal à la tête ». C'est assez confus et indistinct. Elle est encore à moitié K.O. Je vais chercher un coussin, et je soulève délicatement sa tête pour qu'elle repose dessus. J'examine au passage son bras – oui, c'est plus un bras qu'une nageoire, elle a une articulation au niveau du coude et une autre là où serait le poignet, et trois extrémités effilées en guise de doigts – ; sur le côté la chair est balafmée, salement déchiquetée par endroits. Vilaines blessures.

Un instant plus tard elle ouvre à nouveau les yeux. Ils sont gris, d'un gris clair et liquide, extraordinaire.

— Vous allez pouvoir me soigner ? demande-t-elle. J'ai si mal.

— Vous serez sur pied dans dix jours. Mais vous n'auriez pas pu guérir toute seule.

C'est vrai, sans nous elle n'avait aucune chance. Je lui ai sauvé la vie. Il y a des jours, comme ça, où j'aime mon boulot. Je lui demande :

— Vous avez un nom ?

— Aucun qui me plaise, me répond-elle. LS 412A, c'est mon matricule.

— Elsa ?

Ça m'est venu tout de suite, ça lui va bien, à cause de ses yeux. Ils sont magnifiques.

— Va pour Elsa, dit-elle. Et elle referme les yeux.

Je lui fais la première injection, puis je commence à mettre en place les sangles et les attelles, quand Josh arrive sur le pont.

— Bon Dieu ! Où tu l'as trouvé, celui-là ? grommelle-t-il en se frottant les paupières. T'aurais pu me réveiller ! Tu l'as remonté tout seul ?

Il n'a pas l'air frais, le Josh. Inutile que je me lance dans de grandes explications.

— Elle a une double fracture caudale, et la nageoire abîmée.

Josh a l'air un peu plus réveillé, maintenant.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, à ton avis ? Une tournante ?

Je hausse les épaules. C'est bien possible. Ça arrive de plus en plus souvent, et pas seulement en bordure des côtes. De jeunes crétins avec leurs scooters des mers qui piègent un dauphin dans leurs filets, l'encerclent et lui foncent dessus à tour de rôle jusqu'à ce qu'il soit trop épuisé pour bouger. Là, ils lui rentrent dedans. Jusqu'à ce que ce ne soit plus drôle, quand la bête ne bouge plus du tout.

Elle a survécu. Si c'est bien ce qui lui est arrivé, elle a dû s'évanouir à temps, ou elle a fait semblant, mais pour ça il faut une drôle de maîtrise de soi.

— Il était temps, dit Josh. Il n'a pas de copains à aller chercher dans le coin ? Demande-lui.

Et il retourne dans sa cabine.

Les temps sont durs.

\*\*\*

Pendant les trois jours qui suivent, je ne fais plus guère que cela : soigner Elsa. Et puis aussi l'écouter, et parler avec elle, à n'en plus finir. Ça fait des années que je ne parle plus guère, Josh et moi échangeons rarement plus de dix phrases dans la journée... et je redécouvre un plaisir oublié : celui des mots. Je raconte, la mer, le ciel, le moteur qu'il faut régulièrement démonter, nettoyer, remonter, l'huile noire qui encrasse tout, les vêtements raides de sel, et la nuit les étoiles et les constellations que j'ai inventées, je lui fais écouter de la musique, je lui lis des livres. Et je change son bain comme on change des draps, je la masse, je lui donne les poissons que nous avons pêchés dans nos filets, des poissons brillants, vivants, qui sautent frénétiquement, je la badigeonne d'onguent cicatrisant, je lui injecte des reconstituants osseux, et les opiacés qui la plongent dans une douce béatitude, et je la regarde rêver, ses yeux gris deviennent pleins de lumière.

J'ai déjà bavardé avec des dauphins, mais jamais comme cela. C'est autre chose. Il y a de la magie dans ces instants, je n'avais jamais fait une telle rencontre, avec un être si différent.

Elle me raconte son enfance dans le centre d'ingénierie génétique, en semi-liberté, les jeux à n'en plus finir, et les poursuites et les chahuts pour rire.

Elle me raconte le voyage à fond de cale sur le grand bateau qui l'a emmenée loin au large avec dix compagnons, et comment ils ont découvert ensemble les hauts-fonds et les abysses si sombres, les algues violettes, la houle des jours de tempête, et toute une faune étrange et muette. Comment ils se sont séparés en petits groupes, et comment elle s'est retrouvée avec deux amis dont elle ne peut me dire les noms car ils n'en ont pas d'humains.

Elsa a une cabine aménagée, à fond de cale, avec un fond grillagé qui laisse librement circuler l'eau, assez profonde pour qu'elle puisse s'immerger totalement quand elle le souhaite. Mais nous discutons sur le pont, je me sens un peu claustrophobe là-dessous, il fait sombre et humide, alors tous les jours je l'installe dans le monte-charge et je la mets dans le baquet, nous avons le ciel au-dessus de nous, le vent et les embruns, elle aime cela, elle aussi.

Oui, c'était bien une tournante.

Elle a esquivé l'histoire, pendant trois jours, sans oser s'en approcher. Les deux autres sont morts, maintenant j'en suis sûr. Je lui ai demandé si ses amis avaient besoin d'aide. Elle s'est raidie, et m'a dit non, et elle a tourné la tête. J'ai posé ma main sur sa tête, tout doucement, sur ses yeux gris refermés. Je suis descendu, lentement.

Et soudain, des profondeurs de son larynx, juste sous ma paume, est monté un chant incroyablement musical, très haut, modulé, vibrant. J'en ai tressailli dans tout mon corps, d'émotion pure. Mon autre main s'est rapprochée de la première, instinctivement, elles se sont rejointes et j'ai étreint la base de sa tête, son corps souple et puissant, et le chant est monté encore plus haut, me transperçant comme un appel surhumain. Je me suis allongé contre elle, sur elle, et elle a chanté si beau, si fort qu'il n'y avait plus rien au monde que son chant qui montait et qui m'emportait, et mon corps qui vibrait contre le sien avec sa chanson d'amour pur, si haut, si haut... elle m'a fait monter très haut moi aussi, si haut que j'en ai gémi puis crié avec elle, dans une incroyable explosion de jouissance enfin libérée.

Tous les jours maintenant, je la masse, je la soigne. Je caresse sa peau mouillée, souple et tiède. Je cherche et je découvre peu à peu les zones les plus sensibles, sur son ventre clair marbré de violet, sur son dos gris sombre juste derrière les ailerons, je l'étreins, j'ai toujours l'impression de ne pas la serrer assez fort. Elle est si dense, si primitive – elle doit peser plus de cent kilos, tout en muscles et en chair compacte et puissante.

Josh vient rarement sur le pont. Mais je crois qu'il a compris, car jamais, lorsque s'élève enfin le pur chant d'Elsa, jamais il ne vient. Je lui en suis reconnaissant.

Elsa est forte et puissante, mais c'est aussi une enfant effrayée – lorsque je l'emmène là-haut sur le pont elle s'accroche à ma main et ses yeux gris et tristes sont pleins d'espoir et de confiance.

Elle est émouvante. Je suis plein de désirs inconnus et indicibles. Je la fais tourner, elle obéit toujours, je me couche sur elle, nu contre son corps élastique et mouillé. Elle chante, elle vibre et tremble contre moi, et je jouis avec une intensité incroyable. Sa peau est élastique et ferme, ses yeux sont des lacs incolores étranges, son chant me traverse. Je l'aime, comme je n'ai jamais aimé aucune femme. Ai-je déjà aimé quelqu'un ? Il n'y a plus qu'elle, il n'y a rien eu avant elle.

Josh est venu me voir ce soir dans ma cabine.

— Il est temps de l'amener au camp, m'a-t-il dit. Tu le sais. Et puis il faut en trouver au moins deux autres d'ici à la fin du mois. C'est un sacré discours, de la part de Josh. Il est vraiment soucieux.

— Je sais, lui dis-je. On va l'emmener demain. Je vais lui parler.

— Elle est au courant, pour le contrat ?

— Ils sont tous au courant. Elle vient tout droit du centre génétique.

Ça fait partie des premières choses qu'on leur explique avant de leur rendre la liberté. Si un jour vous avez besoin de nous, si vous êtes blessés ou malades, vous pourrez toujours faire appel à nous. Nous vous soignerons, et, pour régler votre dette, vous signerez un contrat de travail d'une durée de six mois à un an. Tout est légal. Tout est clair. Bien sûr, qu'elle est au courant. Josh est toujours devant moi, un peu empêtré de sa grande carcasse. Il attend autre chose. Bien sûr, il faudra que je lui en dise un peu plus, mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, il attend des mots simples, et je les lui donne.

— Je vais tout lui expliquer. On l’emmène demain à Portland, et on repart.

Josh ressort de ma cabine, il est rassuré.

Il est temps que j’aie voir Elsa. Je descends dans la cale, dans sa cabine, et je m’accroupis dans l’eau, près d’elle.

— Tu m’emmènes là-haut ? demande-t-elle. Je peux aller nager un peu, maintenant ? Je n’ai presque plus mal.

— Il faut que je te parle, Elsa.

Je ne sais pas trop par où commencer, je me relève, et tout en réfléchissant je lui lance des poissons. Des gestes simples, ceux dont j’ai d’habitude avec nos recrues. Ça m’aide.

— Tu sais que nous avons des engagements à tenir, Elsa. C’est un bateau de la compagnie. Tu connais le principe du contrat, n’est-ce pas ? Il va falloir que je t’emmène à Portland. C’est le chantier le plus proche.

— Tu vas me laisser ? Dans un camp de travail ? Nous ne nous reverrons plus ?

Elle tremble. Son corps lourd sur le grillage tremble. Comment pourrais-je l’abandonner, et ne plus la revoir ? Bien sûr que non. C’est impossible.

— Je ne te laisserai pas, Elsa. J’ai réfléchi. J’ai trouvé ce qu’il faut faire. Ce sera difficile, mais nous y arriverons.

Je lui explique ce à quoi j’ai réfléchi. Elsa par son contrat aura droit à une journée de repos pour dix jours de travail. Je vais demander que ces journées soient bloquées – qu’elles s’accumulent sur un compte capitalisé. J’ai vérifié le contrat standard, c’est une option possible, elle est prévue explicitement.

Nous ferons dorénavant nos escales et nos livraisons à Portland. Toutes nos escales. Chaque fois, je viendrai la chercher, et nous aurons du temps pour nous. Du vrai temps à partager. En général nos séjours en mer durent entre deux et quatre semaines, cela nous fera chaque fois au moins deux jours entiers, rien que pour nous deux.

Le plus difficile, ce sera de leur faire accepter que je l’emmène. Mais ces histoires de contrat de travail, ça sert à donner bonne conscience à tout le monde, non ? C’est pour dire qu’on ne porte pas atteinte à leur dignité de créatures sapientes. Je suis prêt à les menacer de faire intervenir la Ligue pour la Protection Delphinienne. Une grande histoire d’amitié entre un homme et une dauphine, ça leur plairait bien, ça ferait une jolie cause à défendre... et la compagnie n’a rien à perdre avec ce que je lui propose. Je suis sûr qu’ils vont accepter. Josh acceptera aussi, j’en suis sûr. Il s’en moque bien, de l’endroit où on fait escale. Un chantier ou un autre... et, pour le recrutement, la zone de Portland n’est pas mauvaise. Le contrat de Josh stipule qu’il doit fournir au moins trois dauphins par mois. On y arrivera. On a toujours réussi, jusqu’à maintenant.

Elsa tremble toujours. Mais elle essaie de se calmer. Je l’aide de mon mieux, je la prends dans mes bras, je l’étreins, je lui insuffle ma confiance et mon énergie. Elle chante, enfin, ma merveilleuse sirène, de sa voix tendre et cristalline qui bouleverse tout mon corps.

Ensuite, nous restons là un moment sans bouger, serrés l’un contre l’autre. Et puis soudain, elle me dit, tout bas :

— Cela ne durera que six mois, ou un an, au plus, n'est-ce pas ? Après nous serons libres. Nous nous retrouverons vraiment. Cela ne durera pas toujours.

Son instinct a trouvé les mots les plus déchirants, ceux qui font le plus mal. Je ne peux pas répondre à cela. Je pars, vite, me réfugier sur le pont et je pleure, je pleure, mais la confiance reviendra. Je sais que j'ai trouvé la bonne solution. La seule solution. Il est temps maintenant que j'appelle Martial. Je descends à la radio.

— Ici le V52B3. Josh Clinton et Charlie Ming.

— Charlie ? C'est toi ? Tu es où ?

— Nous serons là dans six heures. J'ai une livraison pour toi, mais je vais te demander des conditions un peu spéciales.

— OK Charlie. On en parle quand vous arrivez. Débarque au Quai 43.

Martial est un copain. Ça va aider.

\*\*\*

Quand nous arrivons en vue du port, c'est déjà le soir, il fait sombre. J'ai laissé Elsa sur le pont, ce sera plus commode pour la descendre tout à l'heure. Josh connaît par cœur tous les ports de la côte ouest, il n'a même pas besoin de sortir ses cartes, il nous conduit tout droit jusqu'à la zone 43 où on nous laisse passer et nous envoie sur un mouillage.

Les négociations sont faciles. Martial ne me pose pas trop de questions, je lui dis que le dauphin est d'accord pour grouper ses jours de repos et les passer à bord, qu'il a des tas de trucs à me raconter qui m'intéressent bien, que je le ramènerai en temps et heure après ses périodes de repos – j'ai failli dire ses permissions – et que ça lui fera du bien de sortir un peu du chantier.

Martial ne m'a pas regardé comme si j'étais un pervers vicieux. Il a juste eu l'air vaguement étonné. Peut-être qu'il s'imagine que je veux tourner une vidéo ou je ne sais quoi d'autre.

Je retourne voir Elsa. Je lui explique que nous reviendrons dans quinze jours, trois semaines au maximum. Je lui demande de me faire confiance. Elle est calme, maintenant. En plus, j'ai une bonne nouvelle à lui annoncer, en tout cas ça devrait l'aider à accepter la situation : elle va signer le contrat standard de six mois. Enfin, signer, c'est une façon de parler. Je lui explique qu'on va lui lire les termes du contrat, qu'on lui demandera si elle en accepte les clauses, et qu'elle devra dire devant la caméra qu'elle est d'accord et qu'elle a bien compris.

Il sera toujours temps de faire des mises au point, dans six mois. L'essentiel, pour l'instant, c'est qu'elle comprenne que je ne vais pas l'abandonner. Elle me demande de venir tout contre elle dans le bassin, je caresse son ventre clair et souple, je pose ma joue contre la sienne, fraîche et élastique, elle est tiède et vivante, ses yeux sont gris comme un horizon infini et profonds comme l'océan. Elle me serre si fort que j'en ai le souffle presque coupé, j'aimerais qu'elle m'écrase de tout son poids, c'est elle qui a peur de me faire mal.

Il est temps de lui mettre le harnais et de descendre au canot. Je la confie aux deux gardes et je repars régler les formalités chez Martial.

Je n'aime pas cette bâtisse en brique qui a une drôle d'odeur. Ça sent toujours un peu la poussière et la fumée. Les meubles sont lourds, les murs sont froids, les fauteuils de Martial sont trop grands.

Rien ne me convient ici. Martial porte un drôle de pantalon blanc bouffant et une chemise de velours beige. Il a les cheveux lisses et plaqués, par un poil qui dépasse. En face de lui j'ai l'impression d'être un grand singe sale, je me sens maladroit, je m'assois du coin de la fesse.

— J'ai un truc extra à te faire goûter, m'annonce-t-il. Je parie que tu as oublié les plaisirs de la civilisation. Tu vas me dire ce que tu en penses.

Il nous sert deux tout petits verres d'un machin mauve qui sent les plantes aromatiques. C'est épais, sirupeux et fortement alcoolisé. Il déguste à petites gorgées en fermant les yeux. Ce n'est pas mauvais, un peu trop exotique à mon goût.

— Hein, qu'est-ce que tu en penses ? fait-il d'un air rayonnant. Et puis ce soir Josh et toi vous êtes mes invités, vous dormez à la maison. Un vrai bain aux arômes, de la cuisine raffinée... Ça va vous changer de votre tambouille. Tiens, je vais vous emmener manger au nouveau restaurant africain, le Zombie. Je te prêterai un costume, on doit pouvoir trouver quelque chose à ta taille, j'irai voir dans les affaires de Claudio. Il est aussi baraqué que toi, maintenant. Tu te souviens de mon fils Claudio ? Vous étiez copains, il y a quelques années, il me semble, non ? Tu n'es pas tellement plus vieux que lui. Il est dans l'industrie vidéo maintenant, chef monteur. Il est parti travailler en Angleterre. Il revient quand il peut, on le verra sans doute à Noël. Tu pourras prendre sa chambre, Josh dormira sur le canapé.

Il me soûle. Il parle trop. J'avais oublié.

— Tu sais, Josh n'aime pas trop les restaurants. Et ça m'étonnerait qu'il ait envie de mettre un costume.

Il n'y a pas que Josh. Je n'aime pas trop non plus qu'on me prenne pour un singe savant. Martial me regarde pensivement et remplit nos verres à nouveau.

— C'est vrai que vous êtes de vrais sauvages, tous les deux. Quand même, ça ne peut pas te faire du mal de savoir à quoi tu as renoncé. Tu sais que si tu voulais, il y aurait du boulot à terre pour vous deux ? On manque de gardiens, et je cherche un chef d'équipe. Tu devrais y réfléchir. Rien ne dit dans le contrat de la compagnie que vous devez travailler au recrutement. Penses-y. Ça fait dix ans que vous passez votre vie en mer. Laisse donc ça aux nouveaux, et viens travailler avec moi. On ferait une super équipe. Tu sais y faire avec les dauphins.

Ça fait deux ans qu'il me bassine avec ça à chaque fois que je repasse. Pour lui faire plaisir, je dis oui à la chambre de Claudio, oui au bain, et même oui au restau. Pour Josh, je sais déjà qu'il va dire non mais je lui conseille quand même de le contacter par radio, ou d'aller le voir à bord.

Josh va aller traîner dans les bistrotts du port, il y trouve toujours des copains, ou il s'en fait. Dans la faune locale il rencontre toujours de drôles de types, et même des bonnes femmes avec qui il se découvre des affinités pour un soir.

Et moi j'y suis allé, dans leur foutu restau. Parfumé, étrillé, déguisé en vedette de cinéma, tout ce que je déteste. Martial avait invité deux filles, deux poupées minaudentes, une qui faisait des grâces pour Martial et l'autre qui me faisait un grand numéro d'intello mondaine. L'homme seul face à la mer, la vraie saveur de la vie et le reste à l'avenant. Je suis sûr qu'elle a dit au moins quinze fois « authenticité ».

L'authenticité, elle n'était pas dans les assiettes, en tout cas. Des machins reconstitués parfumés, de la bouillie parsemée de croquettes croustillantes, je n'ai aucune idée de ce que j'ai mangé. Quant à ce qu'ils ont raconté, ce n'était pas les mêmes noms que la dernière fois, mais c'était toujours le même genre de trucs. Les vedettes de la vidéo, les sportifs, les émeutes, la politique, les journées à

thèmes... incroyable l'énergie qu'ils perdent à s'occuper à passer le temps. Je suis sorti de là complètement épuisé.

Je me suis levé à l'aube le lendemain matin. Martial était déjà debout lui aussi, au bureau, tout pimpant et guilleret.

— Vous n'êtes pas en avance, ce trimestre-ci, m'a-t-il fait remarquer. Ne prenez pas trop de retard sur votre quota !

Il m'a donné huit doses pour Josh, ça permettra de voir venir pendant presque un mois.

Mais je n'ai pas pu aller voir Elsa avant de repartir. Elle est en période d'instruction pendant une semaine, en isolement total. Ça ne sert à rien d'attendre. Je remonte à bord, je retrouve Josh.

\*\*\*

Voilà, nous sommes repartis, et je suis étrangement seul. Il n'y a guère de minute sans que me prenne la brève impulsion irraisonnée d'aller chercher Elsa dans la cale et de la faire monter sur le pont, pour que nous puissions partager un autre de ces précieux moments hors du monde, hors du temps. Les jours sont tous semblables, le temps est presque figé, comme une unique journée éternellement recommencée. Parfois il fait plus doux et parfois il fait froid, il fait jour ou il fait sombre, ou bien c'est la nuit, mais c'est toujours la même journée qui s'étire à n'en plus finir.

Josh s'approche à pas lents. Sous son vieux pull informe bleu marine, je devine qu'il a encore maigri. Ses épaules sont voûtées, ses cheveux trop longs, éternellement poisseux et collés par le sel, frisottent sur un crâne qui commence à se clairsemer. Il reste là, debout à côté de moi, bras ballant. Son regard est toujours le même, vif et sombre, comme chargé de méfiance, sous des sourcils épais d'où jaillissent quelques longs poils gris. Son visage est tout en creux, plis, rides, on dirait un paysage érodé, grêlé et semé d'une ébauche de barbe rugueuse.

Il ne dit rien, comme d'habitude. Il reste là à côté de moi à regarder l'océan houleux, le ciel clair, et l'écume qui frise au bord de la coque. Sa présence silencieuse est un petit cadeau d'amitié. Je sais qu'il guette comme moi un plongeon, un signe quelque part. Ou bien il ne pense à rien, cela fait cinq ans maintenant que cette saloperie lui engourdit le cerveau tous les jours un peu plus. Peut-être ne pense-t-il même plus avec des mots, ou si peu... le bateau grince, les vagues nous heurtent par le travers. Parfois l'une d'entre elles, un peu plus forte, nous secoue et nous avons alors la même flexion instinctive du genou pour compenser le roulis, et nous restons là côte à côte à regarder la mer qui n'en finit pas, et d'une manière inexplicable je sais que nous sommes là tous deux à notre vraie place.

Quand la nuit tombe et qu'on ne voit plus rien, quand il fait vraiment froid, nous descendons dans la cabine et nous écoutons de vieux disques. Du blues, du jazz, des voix tristes qui disent des choses indistinctes. Nous buvons du café très fort, nous jouons aux cartes aussi parfois, de mécaniques parties de crapette, des réussites interminables, il fait chaud et nous nous engourdissons doucement dans un abrutissement confortable.

Il ne dit rien, mais je sais que Josh est inquiet. Il m'a même dit un jour qu'il me trouvait ailleurs. Drôle de remarque de la part de quelqu'un qui n'a jamais l'air d'être complètement là. Nous sommes tous les deux maintenant absents à nous-mêmes, mais moi j'ai de l'espoir et du rêve plein la tête. Je suis étrangement heureux.

Lorsque je regarde l'océan, elle est partout, dans chaque vague. Le moindre friselis sur l'eau est l'écume de son passage. Je suis plein d'elle, à chaque seconde, elle est dans chacune de mes pensées. Je souffre aussi bien sûr de son absence. Mais chaque minute a un sens maintenant, puisqu'elle m'attend et que je la retrouverai dès notre retour à Portland.

Je commence à compter les jours, aussi : le temps se structure et acquiert une nouvelle signification. Chaque nouvelle journée qui passe, c'est un dixième de journée que nous pourrions partager. Nous sommes depuis dix jours en mer, et si nous avons croisé quelques groupes de dauphins, aucun d'entre eux ne nous a demandé de l'aide. Pourtant ce temps n'est pas perdu : il nous a fait gagner une journée entière à partager tous les deux lorsque j'irai la chercher.

Josh est de plus en plus nerveux. Il me rejoint sur le pont et se racle la gorge avant de parler. Sa voix est un peu rouillée.

— Il faut que nous en trouvions deux, et dans la semaine.

Je le sais bien. Je ne sais pas quoi dire.

Le jour où j'ai eu une brillante idée à ce sujet j'aurais sans doute mieux fait de me taire. Si nous en sommes là maintenant, c'est à cause de mes suggestions. Nous avons pourtant recommencé plusieurs fois, depuis. Il fallait bien.

Josh reprend.

— Il va falloir le refaire encore une fois. On n'a pas le choix.

L'avons-nous ? Est-ce plus intelligent d'attendre là qu'un dauphin blessé nous tombe du ciel ?

Si notre contrat n'est pas respecté, la compagnie pourrait bien nous retirer son navire, et je n'ai plus qu'à trouver un boulot à terre. Gardien sur un chantier ? Ou bien je me fais recruter sur un autre bateau. Mais je ne peux pas abandonner Josh.

Et pour lui c'est bien pire. Ce que la compagnie lui fournit mois après mois existe aussi sur le marché noir, bien sûr. Seulement ce qu'on trouve sur le marché noir, ce sont des saletés infâmes qui vous bousillent un cerveau en moins de deux ans. Déjà qu'il n'est plus trop brillant, mon Josh...

— Ils sont là-bas vers l'ouest, reprend Josh. Au moins une vingtaine. À peine à cinq kilomètres.

Et le ciel est sombre, l'orage s'en vient. Dans moins de six heures il sera sur nous. Il n'y a rien d'autre à faire. Je mets le cap à l'ouest, et Josh descend préparer le matériel.

Nous les avons retrouvés, et sans doute nous ont-ils vus aussi, mais ils nous ignorent. Apparemment ils jouent, nous les voyons bondir et parader en sauts périlleux et acrobaties diverses, comme des enfants dans une cour de récréation. Jamais je n'ai vu Elsa sauter ainsi, Elsa ne rayonne pas de cette simple joie de vivre, Elsa est si différente.

L'orage arrive sur nous maintenant, le tonnerre est proche, et des paquets de pluie nous fouettent tandis que les vagues nous heurtent violemment. Josh a préparé le TNT, maintenant il enfle sa combinaison, je vérifie avec lui les fermetures, la pression dans les bouteilles, j'ajuste sa ceinture, je vérifie le retardateur. Il descend enfin l'échelle avec précaution, ça secoue pas mal, une marche à la fois le long de la coque, je suis à plat ventre au bord pour surveiller sa descente. Voilà, il s'enfonce dans l'eau presque noire, je ne le vois plus, il n'y a plus qu'à attendre.

La foudre est tombée tout près, dans un fracas assourdissant, j'ai les oreilles qui bourdonnent. Le tonnerre n'en finit pas, il monte et retombe comme la mer autour de moi.

Un quart d'heure plus tard, Josh remonte à bord. Il descend se changer et se sécher. Je suis aussi trempé que lui, mais je reste là à attendre. Quelques minutes plus tard, un grand frisson secoue le bateau. Nos explosifs ? Pas moyen d'en être sûr, avec tout ce qui gronde et secoue autour de nous. Mais c'est plausible. J'attends.

Deux dauphins arrivent à grande vitesse et le plus grand jaillit hors de l'eau près du bateau pour attirer mon attention. Je m'approche du bord.

— Nous avons besoin d'aide ! crache-t-il d'une voix aiguë. Nous avons des blessés !

Le vent et la pluie rugissent toujours autour de nous. Je prends le temps de descendre chercher le porte-voix, et je remonte. Ils vont et viennent avec agitation, et sortent de l'eau au maximum pour mieux m'entendre.

— Combien de blessés ?

— Au moins trois, me répond-il. Suivez-nous.

Ils repartent tout de suite, je les suis à petite vitesse. Nous rejoignons le groupe. Il y a là deux dauphins inconscients, soutenus par leurs voisins. D'autres dauphins sont en train de pousser vers nous un troisième, qui semble inconscient lui aussi.

Josh est remonté sur le pont et nous dégageons le canot. La mer se calme peu à peu et l'orage s'éloigne. Je monte dans le canot sans attendre. S'ils ne sont qu'assommés, il vaut mieux ne pas attendre qu'ils se réveillent.

Arrivé près d'eux, je les palpe rapidement. Ils sont tous les trois en état de choc. Aucune blessure visible, impossible de savoir s'il y a des lésions internes. On verra à bord. Les dauphins sont très perturbés, plusieurs gémissent sur un ton aigu, c'est ainsi qu'ils expriment leur émotion – c'est presque ainsi que chante Elsa dans notre intimité. Mais son chant à elle est beau et vibrant, le leur est une sinistre parodie stridente. J'ai hâte de retourner à bord. Je glisse les harnais sous les ailerons des trois cétacés, et je les remorque jusqu'au bateau où Josh les remonte.

Il y en a déjà un qui commence à remuer un peu. Je les scanne en vitesse – rien de bien méchant – et je leur passe à tous les trois une gaine de maintien. Un gros machin rigide bien serré, très impressionnant, qui bloque un peu la circulation et les paralyse totalement. Et puis je leur fais à chacun leur première injection. Josh vient jeter un coup d'œil, je lui fais signe que tout va bien, il a l'air content d'apprendre qu'ils ne sont pas blessés. Il redescend.

Celui qui s'est réveillé le premier est en train de reprendre ses esprits. La drogue lui embrouille un peu les idées. Il parle dauphin, je me mets en face de lui avec un grand sourire rassurant et j'attends quelque chose de compréhensible – il doit me voir car il se met à parler humain, mais sa diction est pâteuse.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? me demande-t-il.

— Je pense que vous avez reçu la foudre. Vous êtes commotionné, et vos amis aussi. Ne bougez pas, il est possible que vous ayez quelques lésions internes.

Ficelé comme il est, il ne risque pas de remuer... mais ça va lui donner envie d'essayer. Il faut bien faire un peu de mise en scène dramatique. Si je ne fais pas attention, il va vite se rendre compte qu'il est frais comme un gardon, et il va refuser de signer.

— La foudre ?

Il a l'air un peu ahuri. Il y a de quoi. Mais c'est ça qui est bien avec les dauphins : ils ont beau ne pas être idiots, ils sont d'une naïveté confondante. Il y a des tas de concepts qui leur échappent complètement : le mensonge, par exemple. Et puis des tas d'autres choses. La culpabilité, la honte. La moquerie. Ils ont le sens de l'humour, parfois. Mais ils sont incapables d'imaginer qu'on puisse se foutre de leur gueule – de leur bec.

— Oui, la foudre. Cela arrive quelquefois. Vous n'avez pas eu de chance. Mais heureusement qu'on était dans le coin.

Je lui donne quelques instants pour mesurer l'étendue du paradoxe probabiliste, et je reprends.

— On ne va prendre aucun risque : je vais vous injecter à vous et à vos amis un régénérateur musculaire à action rapide et un calcificateur. Et puis aussi un coagulant léger. Si vous avez une hémorragie interne, ça empêchera que les veines ne se déchirent davantage. Je ne pense pas qu'il y ait un risque de paralysie, mais ce n'est pas le moment d'aller tester ça. Quand on pourra enlever la gaine, on vérifiera, et s'il y a un problème on le traitera. Ne vous en faites pas.

Il digère tout ça en silence, il a les yeux qui déraillent un peu, les opiacés le travaillent déjà.

— Merci, dit-il enfin.

Je vais faire un tour du côté des autres, leur servir la même salade. Il faut qu'ils signent de leur plein gré, et qu'ils disent merci en plus : si arrivés au chantier ils racontent quoi que ce soit d'anormal ou de suspect, Josh et moi on aura de gros ennuis.

La dernière fois, la compagnie a étouffé l'affaire. On a réglé ça en interne, et Josh a dû signer un contrat. Mais ils nous ont prévenus : s'ils nous prennent à avoir remis ça, ils nous lâchent dans les pattes de la LPD. Et si la Ligue nous tombe dessus, pour le coup on aura vraiment de GROS ennuis.

Je ne suis pas tout à fait sûr qu'ils aient envie de faire intervenir la Ligue pour la protection delphinienne, d'ailleurs. Je ne suis pas naïf, on n'est sûrement pas les seuls employés de la compagnie à piéger les dauphins et à fabriquer des volontaires à la demande, et d'une certaine manière ça arrange tout le monde. Seulement jamais ce genre d'histoire n'a été porté à la connaissance du public, ça ferait trop de vagues... cela dit, ils trouveraient bien une autre manière de nous piéger. Le contrat pourrait monter à quatre dauphins par mois. Je ne veux même pas y penser.

Nous laissons passer les trois jours réglementaires, le temps de leur faire la deuxième injection, et nous remettons le cap sur Portland. Ça ne fait que quinze jours que nous sommes en mer, et je n'aurai qu'une journée avec Elsa – mais je ne peux pas attendre davantage.

Josh a l'air drôlement content de revenir à terre, lui aussi. On dirait que les gars de Portland lui ont plu. À moins qu'il n'y ait une fille là-dessous.

Moi je mets de l'eau fraîche dans le bassin sur le pont, je brique et j'astique partout, même dans le coin cuisine où Elsa ne posera pas une nageoire, mais j'ai envie que le bateau soit pimpant et sente bon.

\*\*\*

Cette fois-ci on nous envoie nous amarrer au Quai 42, et les gardes viennent au matin nous rejoindre au bateau, avec Elsa qui les suit en nageant le long du quai. Elle est libre, ils ne lui ont même pas passé de harnais. Je la hisse à bord. Ils lui font un petit signe amical et repartent.

Elsa est heureuse de me revoir. On dirait qu'elle a un peu maigri : sa peau est moins luisante, comme un peu fripée.

— Je me demandais si tu allais revenir. Je n'étais pas sûre. J'avais si peur que tu ne reviennes pas. J'avais peur que tu m'aies abandonnée.

— Bien sûr que non, Elsa. J'ai pensé à toi chaque minute. J'étais avec toi, à chaque instant. Tu étais partout avec moi. Tu ne m'as pas quitté une seule seconde.

Elle me regarde comme si je lui avais dit quelque chose d'étrange.

— C'est dur, au chantier, tu sais.

— Ne pense plus à tout cela. Nous avons une journée rien que pour nous deux. Josh est allé voir ses copains, et je dois te ramener avant minuit. Où veux-tu aller ?

— Où ? Je ne sais pas. Quittons ce port.

Bien sûr, elle a raison. Partons un peu vers le large. Je lance le moteur, nous partons à toute petite vitesse, je suis heureux de la voir là dans sa baignoire, si étrange, si luisante. Tout à l'heure je la rejoindrai, je la retrouverai vraiment. Le port est immense, il y a des bateaux partout, il nous faut plus d'une demi-heure pour franchir la limite des dernières bouées. Là je continue tout droit,

Mais à quoi bon aller trop loin ? Il faudra penser à revenir. Je repère sur les cartes une zone hors des circuits les plus empruntés, sur une route qui ne va nulle part, et on s'éloigne à bonne vitesse. Je suis absorbé par les manœuvres, tant qu'on est près des côtes il faut rester vigilant. Elsa ne dit rien. Une heure plus tard, nous sommes au milieu de rien, et je jette l'ancre.

— Attends-moi encore une seconde, j'ai une belle surprise pour toi.

Je descends au réfrigérateur, j'y ai entreposé un grand saumon rose. Je le remonte et je lui donne. Qu'en faire ? Je le pose dans la baignoire à côté d'Elsa, qui tourne la tête.

— Merci, dit-elle. Mais je n'ai pas très faim. Tu veux bien que j'aie nager un peu ? Tu viendras avec moi ? J'ai besoin d'espace. J'ai besoin d'un peu de liberté.

— Et de moi ? je lui demande. As-tu besoin de moi ? Es-tu heureuse de me retrouver ?

Elle gémit un peu, très bas, et s'étire dans la baignoire. Puis elle dit : viens me rejoindre.

Alors j'enlève mon t-shirt, je m'accroupis près du baquet, et je m'approche jusqu'à ce que ma joue soit tout près de la sienne. Elle sort son bras-nageoire de l'eau et le passe autour de mes épaules, son bras est chaud, son corps est vivant et le mien commence à ressusciter. Je me sens revivre. Mes muscles redeviennent denses, un rayonnement les traverse et m'envahit jusqu'à la moelle des os. Je plonge avec bonheur contre son ventre, je me colle contre elle, je la palpe et l'étreins farouchement. Elle commence à chanter en pleurant, je respire son odeur marine, son parfum concentré d'océan et d'algues.

Nous restons des heures ainsi, à nous étreindre en nous murmurant des choses douces et un peu folles, je sais combien je lui ai manqué, chacun de ses mots et de ses gestes me le crie. J'ai jeté le saumon hors du baquet, il nous regardait de son drôle d'œil rond, ça m'énervait.

Le temps fraîchit doucement, je sors et je prends une serviette, je m'essuie, je remets mon maillot de corps et un pull. Et je dis à Elsa :

— Veux-tu aller nager un peu maintenant ? Avant de rentrer ?

— Oui, bien sûr, dit-elle.

Je lui passe le harnais et je la descends en douceur, je n'ai mis que la sangle ventrale, arrivée au niveau de l'eau elle se détache elle-même et plonge. Je reste là sur le bord, à attendre qu'elle réapparaisse.

Je ne la revois que dix bonnes minutes plus tard. Elle sort de l'eau jusqu'à mi-torse et me dit :

— Tout est mort ici. Il n'y a que cette algue qui détruit tout. Il n'y a pas de poissons, rien de vivant.

— Ça ne fait rien, Elsa. Nage un peu. Nage, ma belle. Ne t'occupe pas de moi. Je t'attends.

Elle replonge. Un peu plus tard, je la vois au loin, elle saute. Une fois, deux fois, trois fois. Elle disparaît. Je vais me faire un café et manger un sandwich. Je mets une veste pour remonter sur le pont, le soir va bientôt tomber. Quand j'arrive, Elsa est près du bateau. Elle me demande :

— Tu ne veux pas venir nager un peu avec moi ? Tu es loin !

Je ris.

— Je suis juste à côté. Et je ne suis pas un très bon nageur, tu serais déçue. Josh est meilleur que moi. C'est toujours lui qui plonge.

Je m'arrête juste à temps. J'ai failli lui parler de nos techniques de ramassage. Il vaut mieux lui épargner cela.

— Tu peux nager encore un peu, et puis nous rentrerons. La nuit va bientôt tomber.

Elle repart, moi je bricole, je mets le saumon dans le baquet, Elsa aura bien une petite faim tout à l'heure.

Elle revient vite, cette fois-ci. Je lui lance le harnais qu'elle l'enfile complètement, un bras nageoire après l'autre, puis la ceinture qu'elle clippe autour du ventre. Je suis toujours surpris de voir à quel point ses gestes sont adroits et précis. Mais je ne vais pas lui montrer. C'est ma compagne, elle est douée et brillante, je ne vais pas lui montrer que ses talents m'impressionnent – et lui rappeler en même temps qu'elle n'est qu'un animal supérieur. Je fais comme si c'était tout naturel.

Quand elle est installée dans le baquet avec son saumon, je lui demande :

— Tu es bien ?

— Je peux te poser une question ? me dit-elle soudain.

— Bien sûr, tu peux.

Je suis vaguement inquiet.

— Je suis droguée, non ? Personne ne me l'a confirmé, mais j'en suis presque sûre. Je le sens. Qu'est-ce que c'est que cette drogue ?

— Tu penses que tu es droguée ? Pourquoi ?

Je gagne du temps.

— Je sens un changement dans mon cerveau, dans ma manière de penser. Il y a des connexions qui fonctionnent différemment, étrangement. Alors, c'est quoi ?

Elsa est vraiment surprenante. Jamais je n'ai entendu dire qu'un dauphin se soit rendu compte de quelque chose. D'après Josh – et il est bien placé pour en parler – il n'y a pas de sensation très remarquable : un peu d'euphorie au début, on se sent plein de courage et d'énergie, et ça s'atténue petit à petit avec le temps.

— Je ne sais pas, peut-être t'ont-ils donné un traitement stimulant, ou un calmant... comme celui que je t'ai administré quand je t'ai récupérée.

— Oui, il me semblait bien que cela avait commencé à bord du bateau. Quand vont-ils arrêter ?

— Ce n'est pas si simple, Elsa. On ne peut pas arrêter brutalement, ça ferait des dégâts. Ils font cela pour éviter que les dauphins ne quittent le chantier, et ne s'enfuient.

Elsa a l'air choquée.

— Mais nous avons signé un contrat ! Vous nous avez rendu service en nous soignant, et nous vous rendons service en vous aidant à bâtir des fondations sous-marines. Personne ne veut s'enfuir ! pourquoi nous droguer ?

Elle est maligne. Elle va bien finir par se rendre compte qu'aucun d'entre eux ne repart au bout de six mois. Elle va bien voir que certains sont là depuis six ou sept ans. C'est à peu près leur espérance de vie en captivité. D'un autre côté, en liberté ils vivent beaucoup plus longtemps... elle peut croire que certains dauphins ont renouvelé volontairement leur contrat pendant un certain temps, et qu'ils repartiront plus tard. On les surveille d'assez près pour pouvoir les isoler quand ils arrivent au bout de leurs forces. Mais je lui en ai déjà trop dit.

— Réponds-moi ! crie-t-elle. Pourquoi nous droguent-ils ? Pourquoi m'as-TU droguée ?

— Je suis un employé de la compagnie. Ça fait partie de mon travail. Je suis désolé, Elsa. Mais la compagnie te fournira de la drogue tant que tu en auras besoin.

Elle est folle de rage.

— Et après ? À la fin de mon contrat ?

— Je serai là, Elsa. Je t'aiderai, toujours. Je serai toujours avec toi. Je donnerais ma vie pour toi s'il le fallait, Elsa.

Je la serre fort dans mes bras, tant pis pour mon pull, tant pis si je suis trempé et s'il fait froid, en fait j'aime bien ça, je me sens fort et stoïque. Elsa se calme, doucement, je la berce comme une petite fille, je lui chante une chanson tout bas, elle ne dit plus rien, j'aime quand elle se tait et me regarde ainsi, avec ses grands yeux gris si limpides et clairs, ses yeux dans lesquels je me noie jusqu'à la tombée de la nuit – et là il est temps de rentrer au port. Lorsque nous arrivons au débarcadère, Josh est déjà là, il nous attend.

— Je voulais dire bonjour à Elsa avant que tu ne la ramènes, me dit-il.

Je hisse Elsa hors de son baquet et je la redescends dans l'eau. Josh va s'asseoir sur le bord du ponton, il laisse plonger ses pieds, il a beau avoir ses grandes bottes et être au sec je trouve ça incongru, ces jambes qui plongent dans l'eau noire et s'interrompent aux chevilles.

— Je suis contente de te voir, Josh, dit Elsa.

— Comment vas-tu fillette ? demande-t-il. Et puis il allume une cigarette molle et fatiguée dont on dirait qu'elle a déjà vécu de nombreuses vies. Ça doit faire un moment qu'il la promène dans sa poche. L'air devient un peu piquant, ça sent l'herbe qui fume. Je n'ai jamais vu Josh avec une cigarette, je ne savais même pas qu'il en avait.

Tout cela m'énerve. Il est temps de ramener Elsa. À quoi bon ces mondanités ? Qu'est-ce que ces deux-là peuvent avoir à se dire ? Ça ne m'intéresse pas. Je vais ramasser le saumon, je le descends à la cuisine, Josh et moi on sera quitte pour en manger pendant deux jours. J'en profite pour le découper et l'écailler, les gestes familiers m'apaisent un peu. J'espère qu'ils apprécient ma discrétion. Je les laisse tranquilles pendant au moins dix minutes. Quand je remonte, ils ne disent pas grand-chose, Elsa a appuyé sa tête sur le bord du ponton près de Josh, ils ont l'air pensifs.

— Allez, viens Elsa, je te ramène.

— Je peux y aller toute seule, dit-elle. Sinon tu seras obligé de faire tout le tour, à pied. Moi je vais couper tout droit.

Ça n'est pas très réglementaire. Mais j'ai confiance en Elsa, et puis après tout quand les gardes l'ont accompagnée la dernière fois ils ne lui avaient pas mis de harnais. Josh donne une petite bourrade amicale à Elsa et se relève.

— À la prochaine ! lui dit-il. Et il remonte dans le bateau.

Je m'accroupis pour m'approcher d'Elsa. Je pose ma main sur sa tête douce et lisse. Je sens déjà à quel point elle va me manquer, cela va commencer dans quelques secondes à peine. Je voudrais la prendre encore dans mes bras.

— Sauve-toi vite, Elsa. Je reviens dès que possible. Nous retournerons au large tous les deux, bientôt.

Je ne veux pas lui montrer mon chagrin, je garde un ton léger et plein de promesses. Elsa se dresse soudain hors de l'eau, très haut, le grand salut des dauphins, elle recule un peu en fouettant l'eau avec élégance sans rien éclabousser, elle paraît grande tout à coup. Aucun doute, sa colonne vertébrale est complètement guérie, et elle n'a aucune séquelle. Je lui fais un grand signe du bras, je le garde levé longtemps moi aussi, dans un geste un peu théâtral, et je remonte à bord.

\*\*\*

Nous sommes repartis. L'été est là, il fait de plus en plus chaud, il n'y a pas un souffle de vent, et la mer est lisse et verte comme un caillou luisant. Les dauphins s'éloignent de plus en plus de la côte, il faut aller très au large maintenant pour les rencontrer. Josh a plongé deux ou trois fois, il me dit que l'algue qui détruit tout forme de drôles de clairières sous-marines, et que par endroits les fonds sont noircis de galettes de pétrole. La région est de plus en plus polluée, et les poissons se raréfient. Nous ne pêchons plus grand-chose, il faut aller chercher l'essentiel de notre nourriture dans les bateaux de ravitaillement, ou alors essayer d'accommoder les drôles de créatures que l'on trouve encore, les pieuvres et les poissons hideux qui vivent dans les profondeurs. On est toujours occupé, à bord d'un bateau ; il vaut mieux être organisé. Il y a toujours des trucs à vérifier et à réparer. Et puis faire la cuisine, la vaisselle, laver le linge, l'étendre à l'intérieur pour qu'il sèche sans s'imprégner des embruns. Nettoyer, partout, tout le temps. Faire le point, tenir le livre de bord. Jeter les filets et les ramasser. Je suis en train de démonter le filtre du désalinisateur pour le nettoyer, quand Josh vient me voir.

— Martial t'a parlé ? me demande-t-il. Il nous propose un poste au chantier. Tu pourrais voir Elsa tous les jours.

Je le regarde avec stupéfaction.

— Je n'ai aucune envie de voir Elsa tous les jours. Arrête de dire n'importe quoi. Je sais très bien que tu ne veux pas quitter ce bateau. Tu aimes cette vie, et moi aussi. Nous sommes des hommes de la mer. Tu ne supporterais pas plus que moi la vie dans les ports.

— Je n'en sais rien, en fait, dit-il pensivement. Je n'ai jamais vraiment essayé. Je pense que je peux m'adapter. Ça fait du bien de causer un peu et de voir du monde, quelquefois. Les choses changent, le monde bouge, là-bas. Nous, nous voyageons, mais rien ne change jamais. C'est nous qui sommes immobiles.

Qu'est-ce qui lui prend, à Josh ? Il reste muet pendant des années, et tout à coup il me sort un discours ahurissant ?

Je suis profondément troublé. C'est la première fois que j'ai l'impression d'avoir un étranger en face de moi. Quelque chose l'a changé. Quelque chose ou quelqu'un. Elsa ?

Et, soudain, je comprends. Josh me croit profondément malheureux, il cherche comment m'aider. Il veut que je me sente libre.

Mais je suis libre. Josh est à moitié détruit, et même s'il y a parfois des moments où la différence est presque imperceptible, je sais qu'à l'intérieur il n'est plus le même homme qu'il y a dix ans. C'est cette saleté de drogue qui le mine. Il ne parle presque plus, ou alors il parle tout seul – il marmonne dans son sommeil. Il joue aux cartes pendant des soirées entières, il reste étrangement inactif pendant des heures, à regarder les nuages dans le ciel. J'ai choisi de ne jamais le laisser tomber, il a besoin de moi. Je lui dois bien ça. Je n'en tire pas de fierté particulière, mais au moins

Je peux me regarder dans la glace. C'est moi qui ai eu l'idée des explosifs, la première fois, et c'est lui qui a écopé du contrat puisque c'est lui le capitaine. Il a fallu qu'il signe le même genre de contrat que les dauphins. Un contrat qu'on signe et signe encore, éternellement, car c'est le seul moyen de continuer à être approvisionné. Il n'y a pas d'issue.

Moi je suis libre, et j'ai choisi de ne jamais abandonner Josh, et de faire équipe avec lui sur ce vieux rafiote tant qu'il tiendra la mer. Je m'occupe de presque tout à bord. Je fais en sorte qu'on ramène toujours notre quota de dauphins. Il a la paix dont il a besoin, et la solitude qu'il aime. Et il y a notre amitié, c'est comme un pacte non-dit. Josh a failli détruire cet équilibre patiemment construit et tout remettre en cause, mais il avait de bonnes intentions. Je lui pardonne.

— Tu dis des absurdités, Josh, et tu le sais bien. Ne t'en fais pas, tout va bien. Je retrouverai Elsa aux escales à Portland. Ne me parle plus de ces bêtises.

Josh reste là, les bras ballants, comme s'il voulait encore dire quelque chose. Puis, soudain, il renonce et tourne les talons.

\*\*\*

Il a fallu partir beaucoup plus loin, au large, et nous avons trouvé quatre dauphins malades et affaiblis, empoisonnés par quelque chose qu'ils avaient mangé, sans doute. Nous les avons tous recueillis, le bateau est plein. Je ne peux pas faire grand-chose pour eux, je les nourris d'une bouillie hyper-vitaminée et hautement calorique, et avec l'injection ils se sentent tout de suite mieux. Voilà plus de trois semaines que nous sommes partis et nous avons hâte de rentrer.

Quand nous arrivons en vue de Portland, je passe un appel radio. Et là, au chantier, on me dit que Martial veut me voir dès que nous aurons accosté.

Je suis inquiet pour Elsa. Je n'avais jamais pensé qu'elle pourrait avoir des ennuis, elle est si forte. Que peut-il lui être arrivé ? L'idée qu'elle pourrait être enceinte m'effleure un instant. Absurde, c'est absurde.

Nous nous amarrons et je file chez Martial.

Aujourd'hui, il porte un pantalon moulant à carreaux, et une chemise blanche bouffante. Il a l'air soucieux et pressé.

— J'ai un problème, Charlie, me dit-il tout de suite en me serrant la main. Assieds-toi.

Il me montre un des fauteuils et s'installe à côté de moi. Pas à son bureau, ça ne doit pas être officiel. Mais cette fois-ci il ne sort pas les petits verres.

— C'est ta protégée, Elsa. LS 412A. Celle que tu nous as amenée il y a environ deux mois et avec qui tu passes un moment à chacune de tes escales.

Oui, ça va, j'ai compris de qui il parle. Il continue.

— Tu as dû remarquer qu'elle était... plutôt atypique.

— Les dauphinsGM sont tous atypiques.

— Ne joue pas sur les mots. Elle est atypique, même pour un dauphinsGM. Ils ont des caractéristiques communes, et elle est bien différente sur certains aspects. Cela n'a pas dû t'échapper ? Tu n'avais jamais noué de relations particulières avec un dauphin, avant.

Qu'est-ce que je peux répondre à cela ? Je ne vais pas lui dire que j'aime faire l'amour avec Elsa ! Ni que j'aime sa voix, ses mots, sa peau. Ses yeux. Ses yeux, surtout. Tiens, si, ça, je vais lui dire, rien que pour voir la tête qu'il va faire.

— Elle a des yeux gris absolument magnifiques.

— Ah ? Il a l'air un peu déconcerté. Nous, ici, nous avons plutôt été surpris par son comportement. Elle pose beaucoup de questions. Elle veut comprendre.

Oui, ça, j'avais remarqué. Martial marque une pause et reprend.

— Elle a posé des tas de questions à propos des contrats. Elle a relié des tas de petites choses et elle a fini par avoir une vue d'ensemble. Elle ne nous a pas encore vraiment créé d'ennuis, mais je vais te dire un truc : le simple fait qu'elle ait compris comment marche le système met tout le monde très mal à l'aise ici. Et dans les syndicats, ça bouge. Il y a des types qui commencent à dire qu'on exploite les dauphins. Que ce qu'on leur fait est inacceptable sur un plan moral. Je ne sais plus quoi faire, si ça continue ça va devenir ingérable. Je la renverrais bien au large, mais sans la drogue elle est foutue, et il y a trop de gens qui s'intéressent à elle. Je ne tiens pas à fabriquer un martyr.

Trop de gens qui s'intéressent à elle ? Je n'aime pas du tout cette petite phrase. Qu'est-ce que je peux répondre à Martial ?

— Je vais lui parler. Je vais lui dire de se tenir tranquille. D'arrêter de poser des questions.

— Ça m'étonnerait que ça suffise. Et puis attends. Je ne t'ai pas tout dit.

Il se penche en avant vers moi, comme s'il allait lâcher une révélation foudroyante.